

SOEURS D'ÂME



Stéphanie
Antonucci

Marloeh 2022

Stéphanie Antonucci

Sœurs d'âme

© Stéphanie Antonucci, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-2054-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Les gens pensent qu'une âme sœur est leur association parfaite, et tout le monde lui court après. En fait, l'âme sœur, la vraie, est un miroir... C'est la personne qui te montre tout ce qui t'entrave, qui t'amène à te contempler toi-même, afin que tu puisses changer des choses dans ta vie. »

(« Mange, prie, aime » - Elizabeth Gilbert-)

- Chapitre 1 -

New York City – Coucher du soleil – 18 Juin 2018 –

*« Che carina bambina ! Ti amo già così tanto ! Che biondo, che bei occhi
azzuri ! Ti chiami Speranza... »*

La faisant glisser entre mes doigts, je tourne et retourne cette vieille carte postale
jaunie.

Ce parchemin racorni, signé de la Zia Rita.

Cette fine, et pourtant si puissante réminiscence, à la légende si pesante :
« Ospedale Santa Maria Della Scala -Siena »

Nous sommes un lundi soir, seul jour de congé de ma semaine.

Comme tous les lundis, je tente, douloureusement, de me connecter au mystère
de mes origines.

Dix ans que je fais cela.

Environ 520 fois, où, le cœur lourd et la démarche automatique, je descends
Bowery Street depuis mon quartier de *Little Italy*.

Semaine après semaine, tel un robot vide de tout, je franchis le pont de *Brooklyn*,
me mêlant, sur la passerelle, aux autres piétons et touristes.

Comme guidée par ce rituel insensé, je viens immanquablement, de l'autre côté

du géant de fer, m'asseoir sur la pelouse faisant face à *Manhattan*.

Je ne saurais dire ce qui me pousse jusque là, tous les lundis.

Je me sens poupée de chiffon, ou marionnette. Reliée à je ne sais quelle force,
par des fils invisibles.

Articulée et dirigée, un peu à mon insu.

Comme s'il fallait que je revienne, encore et encore. Fouiller. Me brûler les yeux. Me connecter aux bribes de ma propre histoire. Comprendre, peut-être...

Alors, inlassablement, je me laisse porter par mon corps fatigué.

Je traverse l'*East River*, je reviens fidèlement, été comme hiver, regarder le coucher de soleil sur la *Skyline*.

Mes yeux s'humidifient, à trop fixer l'astre de feu derrière les tours. Pourtant, là où chacun peut s'accorder à ne voir que de la magie, que de la beauté rougeoyante... je ne ressens rien.

Aucune sensibilité, aucune émotion face à l'horizon éclairé différemment chaque lundi.

C'est juste mon décor. Le banal décor de ma triste vie new-yorkaise.

Une seule chose m'importe lors de ces répétitives soirées : ouvrir et retourner encore mon vieux sac.

Ce pochon de chiffon contient peu, toutefois il renferme tout le mystère de ma

naissance.

Il représente le cadeau de vie de ma vieille marraine. Quelques symboles, quelques cadeaux, quelques lignes écrites... des trésors qu'elle a voulu souffler sur ma destinée.

La Zia Rita, personnage un peu fantasque, était couturière à Sienne.

Toute sa vie, elle avait créé, assemblé les vieux bouts de tissu. Elle avait tissé, brodé, embelli tous ses ouvrages.

Or, sa mission ne s'arrêtait pas là.

Non seulement, chacune de ses créations faisait briller les yeux des personnes qui les recevaient. Non seulement, elle avait le talent de diffuser la joie du bout de ses doigts...

Mais, de surcroît, elle s'employait à tisser les liens entre les êtres, à raccommoder les cœurs, à révéler la lumière et les sourires sur les visages.

Je n'ai jamais bien compris cela. Je l'aimais beaucoup, évidemment... toutefois, je la percevais comme une illuminée. Une femme douce et joyeuse, trop optimiste, trop généreuse, trop heureuse du bonheur des autres.

Elle faisait naître la joie de petits riens, alors que pour moi, aucun de ses messages ou cadeaux ne faisaient sens...

Je ne considère toujours pas comme miennes toutes les pépites dont elle a jalonné mon enfance.

Pourtant, ce sont bien elles que je fais rouler dans mes mains.

Une fois de plus. Un lundi de plus. Un coucher de soleil de plus.

Ce soir du 18 juin 2018, soir de mon anniversaire, j'ouvre pour la ixième fois, le sac offert pour ma naissance.

Je connais, par cœur, le contenu de ce vieux bagage fleuri.

Cet ouvrage crée par la Zia Rita renferme quelques vêtements pour nouveau-né, une poupée de chiffon que j'ai bien malmenée, de vieilles photos de Sienne... et surtout, une chaîne en or au bout de laquelle pend une médaille en forme de demi-cœur.

Mais pour moi, la clé du mystère, ce qui m'attire lundi après lundi, réside dans ce que je tiens, précisément là, dans chacune de mes mains : un oracle et un bout de carton jauni.

Un oracle ? Pourquoi un oracle ? Pourquoi cette vieille Zia Rita avait-elle déposé un jeu de cartes dans mon berceau ?

J'avais bien joué avec, lorsque j'étais enfant. Toutefois, ces jolies cartes ne représentaient rien d'autre que des dessins colorés et des mots que je ne comprenais pas.

J'avais bien essayé, plus tard, d'allumer des bougies, de retourner des cartes au hasard, de trouver du sens dans leurs messages...

Que de sarcasmes ! Cet oracle n'avait jamais eu d'autre fonction que de me renvoyer à ma propre colère. A mon éternel pessimisme.

Or, ce soir encore, malgré la chaleur de juin, le constat est glaçant.

Toute ma complexité, tout mon conflit intérieur, sont bien là sous mes yeux.
Écrits noir sur jaune, à l'encre usée, sur cette carte postale échappée de Sienne.

Encore une fois, je tourne et retourne cette photographie abîmée entre mes
doigts.

Encore une fois, je lis et traduis les mots inscrits par la Zia Rita :

*« Quelle belle enfant ! Je t'aime déjà tant ! Quelle blondeur, quels beaux yeux
bleus ! Tu t'appelles Speranza... »*

Quel destin ironique ! Je m'appelle Speranza ! Je m'appelle Espoir !

Voici quarante-quatre ans que je porte ce prénom à la symbolique si ridicule. Si
inappropriée !

Je suis blonde comme les blés. J'ai la peau fine et claire. Mes yeux sont grands
et bleus...

Je pourrais incarner la pureté, la douceur et la lumière...

C'est tout l'inverse !

Personne n'est plus sombre que moi.

Personne n'est plus triste ou résigné.

Je suis le pessimisme personnifié.

Mais quelle idée ma marraine farfelue a-t-elle eue, ce 18 juin 1974 ?

M'affubler d'un tel prénom ! Speranza ! Et pourquoi pas Felicità ?

Je l'imagine bien ce jour-là, avec sa capeline et sa baguette de fée, avec ses lunettes roses et son air béat !

Encore une de ses idées loufoques que de vouloir faire vibrer mon existence, et m'asperger de paillettes !

La magie qu'elle a voulu souffler a dû rebondir sur mon berceau, et lui revenir.

Car, je ne peux le dire autrement, toute ma vie n'a été qu'un grand vent glacé.

Mes parents ? Envolés !

L'amour de ma vie ? Envolé !

Mon rêve de maternité ? Envolé !

Ma carrière ? Envolée !

Mes amis ? Envolés !

Ces quarante-quatre années n'ont été qu'une succession d'échecs...

Pourtant, je suis là, ce soir encore, à observer un peu plus les éclats du soleil couchant.

Je suis là, à fouiller et remuer les objets de mon enfance.

Je suis là, et pour la première fois, je m'attarde sur un scintillement du ciel qui fait briller le demi-cœur au fond de mon sac.

Cela fait bien longtemps que j'ai ôté cette chaîne. Ce soir, une force inconnue me pousse à refaire pendre cette médaille à mon cou.